

## **Identité et altérité, exploration de la part de secret en nous, ou la zone d'ombre de notre être**

Qui suis-je ? Celui que je crois être, celui que je voudrais être, ou celui que l'autre dit que je suis ? Puis-je me voir réellement tel que je suis sans passer par un regard extérieur qui s'interpose entre moi et moi ?

Dans son essai intitulé *Jeu et réalité*, Winnicott s'interroge :

« Que voit l'enfant quand il regarde le visage de sa mère ? Généralement, ce qu'il voit, c'est lui-même. En d'autres termes, la mère regarde le bébé, et ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit. Elle est son premier miroir, sa première référence quant à lui-même. Beau si elle le trouve beau, ce qu'il traduira par aimable, digne d'être aimé, de mobiliser l'attention d'autrui »<sup>1</sup>

L'autre joue le rôle de miroir. Je peux me voir en lui. Ou plutôt je peux voir l'effet que je lui fais. Il y a toujours un écart entre ce que je suis, ce que je donne à voir de moi, et celui que je vois dans le regard de l'autre. Celui que je vois dans le regard de l'autre n'est pas sans effet sur la manière dont je construis ce que je suis.

On peut me définir par des critères « objectifs », visible de l'extérieur – physique, genre, âge, profession, culture... – mais cela ne suffit pas à dévoiler mon identité. L'identité n'est pas seulement une juxtaposition de critères. Elle interroge la manière dont je peux les intégrer ensemble en un tout cohérent et fonctionnel, pour que je garde conscience de mon unité et

---

<sup>1</sup> Winnicott, Donald Wood, *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1971, trad. 1975, p. 155

de ma continuité et pour que les autres me reconnaissent comme étant moi-même, alors que je change, alors que j'évolue en fonction de l'époque, des situations, des aléas de la vie.

Qui suis-je ? Je suis une personne. En latin « *persona* » évoque le masque que portait les acteurs de théâtre, plus exactement, la voix qui parle derrière le masque. Le masque ou la voix qui parle derrière ? C'est le paradoxe du comédien. Il joue un rôle, un personnage, derrière lequel il se cache tout en se dévoilant. Car finalement en jouant un autre, c'est sa propre voix qu'il fait entendre. Il se cache derrière le personnage pour se dévoiler personnellement. Il se dévoile en se cachant. Le masque c'est le pare être, l'image que je donne à voir de moi aux autres, mais il y a ma voix en dessous. Le masque c'est le personnage social. Entre ce que je voudrais être, ce que je pense être et ce que je voudrais montrer aux autres de moi. Car nul ne se donne à voir d'emblée, ni aux autres, ni à lui-même. L'identité est une construction intime subjective liée à mon rapport aux autres et au monde. Cette construction est basée sur des représentations et des affects qui m'aident à donner du sens à ce que je suis en train de vivre, qui provoquent des attitudes et des comportements. C'est de cela que l'on parle lorsque l'on parle d'identité. Mes représentations, mes affects, mes attitudes, mes comportements, ont à voir avec mon identité, avec la voix derrière le masque. Que peut savoir l'autre de mes représentations de mes affects, du sens que je donne à ce que je suis en train de vivre ?

L'identité est inexorablement liée à la relation d'altérité et le sujet est alors pris dans les plis d'une relation compliquée où se jouent des enjeux subjectifs, où se confrontent les narcissismes, où s'éprouve une mise en danger potentielle, puisque l'autre par définition a un autre désir, un autre savoir, ne se donne pas à voir d'emblée, et échappe à ma maîtrise. Et la quête d'identité n'est pas neutre pour les sujets, puisqu'elle se déploie avec un enjeu

vital entre le désir d'être « tout » et la peur de n'être « rien ». Tout sujet est aux prises avec des pulsions d'autoconservation, qui le conduisent à élaborer des systèmes de défense lorsqu'il se sent menacé, et des pulsions d'emprise, qui l'entraînent à chercher à maîtriser tout ce qui lui échappe. Chacun aménage inconsciemment les défenses – représentations, affects, attitudes, comportements – qu'il pense adéquates pour faire face. Représentations-affects qu'il se fait de lui-même, de l'autre, et de la situation.

Ni le regard que je porte sur moi, ni celui que je porte sur l'autre n'est objectif. Le sien sur moi ne l'est pas plus. Dans ce contexte, où chacun est de parti pris, l'autre peut-il m'aider à me connaître mieux ? Suis-je certain qu'il n'y a pas entre l'autre et moi des enjeux de pouvoir, de rivalité, de jalousie, d'envie, d'amour, de haine, autant de sentiments susceptibles d'orienter le regard. Et en quoi, le désir d'être tout et la peur de n'être rien, pourraient être sans effet sur ce qui se joue, pour moi, pour l'autre, dans la définition de ce que je suis ?

« Connais-toi, toi-même », disait Socrate. Cela signifie qu'il me faut entrer en relation avec moi-même, avec ce désir et cette peur. Alors comment ne pas être impliqué narcissiquement dans cette relation ?

Et puis, il y a un inconscient. Un insu. Des choses de moi que je ne veux pas voir. Que je ne peux pas voir seul. Ai-je vraiment envie de « tout connaître de moi » ? Si je ne peux ni ne veux tout savoir de moi comment puis-je arriver à me connaître moi-même ? Comment pourrais-je avoir les moyens d'objectiver la recherche sur « ce que je suis » ? Est-ce une quête sans fin ? Puis-je vraiment répondre à la question « qui suis-je ? »

« Il suffit d'être soi », entend-on souvent dire. "Être soi", c'est d'abord se voir différent de l'autre, c'est chercher à ne pas être l'autre. Mais c'est aussi vivre en société. J'ai besoin de l'autre. J'ai besoin d'être reconnu par l'autre, d'être accepté comme je suis. Et il y a quelque chose de rassurant aussi à être

comme l'autre, notamment à me sentir inclus dans un groupe, à être reconnu semblable aux autres membres du groupe. Quelque chose de rassurant et parfois d'oppressant... On peut me définir par les groupes auxquels j'appartiens, auxquels je choisis ou non d'appartenir, dans lesquels parfois on m'assigne. J'appartiens à des groupes, à des communautés (culturelle, professionnelle, sociale, d'âge, de genre, d'idées, etc...). Là, à l'intérieur du groupe, je me reconnais ou l'on me reconnaît *semblable* aux autres, selon des critères communs, visibles, objectifs : genre, âge, milieu socio-économique, professionnel, culturel, politique, affinités de pensée, partis politiques, etc. Je peux choisir un groupe d'appartenance, mais je peux aussi m'y sentir assigné. Je peux m'y sentir bien, mais je peux encore m'y sentir mal. Ces critères communs qui permettent de regrouper des gens semblables, ne suppriment pas les différences entre sujets. Chacun a sa propre voix derrière le masque. L'identité collective du groupe n'efface pas l'identité personnelle du sujet.

L'identité est la construction personnelle du sujet impliqué dans sa relation aux autres. C'est une élaboration permanente, qui doit s'ajuster aux aléas de la vie, à son évolution, aux différentes situations auxquelles nous devons faire face. Il n'y a pas d'identité "naturelle" qui s'imposerait à nous par la force des choses. Il n'y a que des stratégies identitaires, rationnellement conduites par des sujets pris dans les plis de la relation aux autres. L'illusion d'une identité naturelle, essentialiste, figée, qui vous assigne à une place, malgré vous, est précisément ce qui nie la personne ; ce qui nie sa capacité à élaborer une identité personnelle, une identité de sujet à nul autre pareil. Le groupe, qui rassemble ceux qui sont semblables, ne parvient pas à effacer ce qui est différent entre les semblables.

L'identité est une construction aux enjeux narcissiques vitaux. Dans la question (qui suis-je ?), se cachent, nous l'avons dit, le désir d'être tout et la

peur de n'être rien. Ce désir et cette peur se déploient dans la relation d'altérité sur un registre conscient et inconscient, là où la pulsion d'emprise est à l'œuvre, poussant chacun à transformer l'autre, pour le maîtriser, le réduire, l'aliéner à son désir ; là où la pulsion d'autoconservation permet au sujet de mettre en place des systèmes de défense, plus ou moins pertinents vus de l'extérieur, mais qui le sont pour lui toujours, de l'intérieur. Chacun s'installe dans la défensive. Chacun se sent menacé par le désir d'emprise de l'autre. Chacun vit la différence de l'autre comme une menace susceptible de remettre en cause ce qu'il est.

Si le regard des autres peut me fasciner il peut aussi me façonner. L'effet Pygmalion ou effet Golem, traduit l'importance du regard prophétique porté sur le sujet, en bien ou en mal, par les parents ou les professeurs. Plus généralement je peux me laisser prendre par le regard de l'autre au point de m'y perdre et de m'y aliéner. Ainsi, pour me conformer à son regard, je peux disparaître dans un *faux-self*.<sup>2</sup> Ce que je donne à voir de moi, devient alors ce que j'imagine que les autres veulent voir de moi, et ce que je suis réellement demeure coincé dans un carcan qui travaille à ne pas laisser advenir le Moi. Il y a alors une opposition entre ce que je pense devoir être – pour faire plaisir aux autres, pour être intégré socialement, pour me conformer à ce que l'on attend de moi – et ce que je suis, que je cherche à étouffer avec des conséquences désastreuses.

L'identité comme l'altérité soulève un paradoxe. Ce paradoxe est perceptible dans le vocabulaire lui-même. Lorsque je demande « un *autre* café », je peux aussi bien demander en montrant la tasse vide au garçon « le même ». Il comprendra. Et pourtant je ne veux pas le même café, puisque le premier a déjà été bu. Lorsque je demande un autre café, je demande tout à la fois le même et un autre. Le mot « identité » renvoie quant à lui au mot

---

<sup>2</sup> Winnicott, Donald Wood, *Processus de maturation chez l'enfant*, 1963, Paris, Dunod, 1989

identique. En math, on parle d'identités remarquables. Ce sont des égalités entre deux éléments qui s'écrivent différemment, qui apparaissent autres, mais qui sont identiques. Elles sont équivalentes, elles renvoient à la même chose ; mais si l'on me demande ma carte d'identité c'est bien aussi pour me reconnaître différent des autres. On voit à quel point identité et altérité sont liées dans le même paradoxe. Ils évoquent l'un et l'autre du semblable et du différent.

Ce paradoxe traduit pour le sujet une ambivalence : je veux à la fois être semblable et différent de l'autre. J'ai besoin d'être différent de l'autre pour me sentir exister en tant que sujet, mais cela me renvoie à la solitude, et je peux vivre la différence de l'autre comme une critique de ce que je suis, voire comme une menace identitaire. J'ai tendance alors à vouloir que l'autre me ressemble. Mais si l'autre me ressemble trop, s'il est mon double, je cours le risque d'être remplacé par lui, de disparaître en lui, de disparaître en tant que sujet ! Le fantasme du *double menaçant*, celui qui pourrait prendre ma place est très bien décrit dans la nouvelle de Dostoïevski : *Le double* <sup>3</sup>

Ce double menaçant renvoie à ce que Freud appelle « l'inquiétante étrangeté ». <sup>4</sup> Le semblable est vu comme le surgissement de ce que je suis, de mon Moi intime, en l'autre. Le Moi est « remplacé » par un autre Moi. Le caractère inquiétant vient du fait que quelque chose issu de mon Moi intime se retrouve chez l'autre. Il y a soudain du familier dans ce qui devrait être étranger. Il s'agit d'un retour à certaines phases de l'histoire évolutive du sentiment du Moi où le Moi n'est pas délimité par rapport à autrui.

Je me ressens, je m'éprouve comme un être séparé et différent des autres. Je ne suis pas l'autre. Je ne peux pas l'être. Le moi n'est pas le non-moi. Il y a

---

<sup>3</sup> Dostoïevski, Fedor, *Le double*, in *Récits, chroniques, et polémiques*, Paris, Gallimard, 1969

<sup>4</sup> Freud, Sigmund, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, in *Essais de psychanalyse appliquées*, 1933, Paris, Gallimard, 1985, p.216-263

de l'inquiétant, du menaçant si je trouve de l'intime – ce que je suis dans le secret – chez l'autre, puisque l'autre est, par définition, étranger à ce que je suis. L'autre a un autre désir, une autre histoire, une autre personnalité, une autre manière de donner du sens à ce qu'il est en train de vivre, d'autres souvenirs. Je suis physiquement et psychiquement séparé des autres ; même le double imaginé n'est pas moi ! Il ne peut pas avoir les mêmes souvenirs que moi, sinon, il est moi.

La frontière entre Moi et non-Moi est claire. Et pourtant d'autres me constituent. Non seulement mes parents, mon héritage biologique et culturel, mais également les identifications successives dont j'ai eu besoin pour me construire, ceux qui ont traversé ma vie, mes ancêtres comme mes contemporains, des personnages fictifs ou réels, morts ou vivants, tous me constituent. Le sujet a idéalisé des autres, puis il s'est identifié à eux. A qui me suis-je identifié pour être moi ? S'identifier à quelqu'un, ce n'est pas chercher à lui ressembler, à l'imiter, à « devenir son double », c'est intégrer une partie de lui pour en faire une partie de soi et s'épanouir en différence. Ce n'est pas s'aliéner à lui, c'est se nourrir de l'autre pour en faire son miel, enrichir son identité, advenir en différence.

Et puis, l'autre en moi, c'est également ce que j'ai été et ce que déjà je ne suis plus. Il y a une évolution continue du sujet, qui se modifie, qui se transforme. Le sujet, pour construire son unité, se pose identique à lui-même dans un temps relié, alors qu'il évolue, change, s'adapte, se modifie, devient autre. Pour savoir qui je suis, je dois reconnaître que ce qui est autre en moi, c'est toujours moi. « Je » change, évolue, se modifie mais c'est toujours de Moi qu'il s'agit.

L'affirmation paradoxale d'Arthur Rimbaud : « Je est un autre », met en question la frontière entre identité et altérité.

On le comprend il s'agit de prendre conscience de soi comme d'un individu unique, un sujet séparé des autres, un sujet reconnaissable en tant que tel, à nul autre pareil, et pourtant « semblable » à eux, un « frère » puisque c'est aussi, un humain, une personne, un sujet qui vit, échange, se nourrit des autres, s'y altère et s'en désaltère, se modifie, change, évolue, tout en restant lui-même.

La différence entre Moi et Non-Moi n'est pas seulement physique, elle est psychique. Elle implique d'avoir conscience d'une intériorité, un monde du dedans, et d'une extériorité, un monde du dehors. Cela suppose une frontière, une enveloppe contenant qui entoure le Moi, qui le sépare psychiquement du non-Moi, qui lui donne une forme spécifique, fermée reconnaissable entre toutes, pour que le sujet puisse gérer les mouvements du dedans au dehors, du Moi (intérieur) vers le non-Moi (extérieur), et inversement. Le sujet limité par cette enveloppe contenant exerce alors cette capacité à faire le tri entre ce qu'il retient à l'intérieur ou laisse passer à l'extérieur, et inversement. C'est cette enveloppe contenant et cette capacité à trier pour laisser passer ou retenir qui prouve l'existence du sujet, le constitue et l'identifie. Si rien n'est retenu à l'intérieur, le sujet se répand dans le grand tout, il disparaît, il n'existe plus. Il se confond avec le non-Moi. Si tout est retenu à l'intérieur, le sujet étouffe et meurt. Ces mouvements provoquent des ajustements permanents et constitue le sujet dans sa singularité, son identité. (voire les concepts du Moi-peau<sup>5</sup>, Moi-pensant et Moi-secret.)<sup>6</sup>

L'identité est liée à la conscience d'une coupure entre deux monde, entre ce que je suis et ce que je ne suis pas, entre le Moi et le non-Moi, entre un

---

<sup>5</sup> Anzieu, Didier, *Le Moi-Peau*, Paris, Dunod, 1985

<sup>6</sup> Netter, Gérard, *Le trouble de l'enseignant face à l'échec scolaire d'un enfant adopté*, Paris, L'Harmattan, 2005, p.169-171

monde du dedans et un monde du dehors. Le secret se comprend alors comme la condition d'existence du sujet et il se déploie au cœur de la relation. Il y a une part secrète, intime, sans laquelle le sujet ne peut pas être. Si nul ne se donne à voir d'emblée, c'est que le secret est une donnée de la relation. Lorsqu'un enfant a le sentiment qu'il ne peut garder aucune de ses pensées secrètes, que l'autre peut lire en lui comme dans un livre, il ne peut plus penser. Un des éléments fondamentaux du sujet est sa capacité à penser seul, dans le secret pour faire face aux conflits intra et intersubjectifs qui surgissent de la relation avec ce qui se dérobe. Il en résulte pour le sujet un travail personnel où se façonne sa radicale singularité dans la relation à l'autre.

Georges Orwell décrit très bien le slogan du dictateur qui veut briser l'intime, détruire le secret, pour empêcher toute pensée et exercer sa maîtrise sur tous : « Big Brother vous regarde ».<sup>7</sup> Le secret, en tant que capacité à garder pour soi où à révéler aux autres les éléments de son choix, participe de l'identité du sujet. Il consacre la séparation entre Moi et non-Moi et renvoie le sujet à ses propres limites : il ne peut pas être tout, il ne peut pas tout savoir, il ne peut pas tout maîtriser. Il doit faire avec ces limites, toujours vécues comme une blessure narcissique : s'il ne peut pas tout savoir, s'il ne peut pas tout maîtriser, alors que sait-il et que maîtrise-t-il ? Ces questions participent de la quête identitaire, de l'élaboration de l'identité et de la relation à l'autre. Elles renvoient le sujet à cette errance entre le désir d'être tout et la peur de n'être rien, entre le désir d'être reconnu et la peur de ne pas l'être, entre le désir d'être une personne et la peur de n'être personne.

Ne pas « tout savoir », c'est prendre le risque de ne rien savoir, de croire seulement savoir. Ne pas tout maîtriser, c'est prendre le risque de ne rien maîtriser. Le sujet se protège du chaos, élabore une enveloppe contenant à

---

<sup>7</sup> Orwell, Georges, 1984, publié en 1949, Paris, Folio, 1972

partir des représentations-affects qu'il se fait et qu'il éprouve de lui, des autres, de la situation vécue, pour ne pas tomber dans le vide. Ces représentations affectives induisent alors des attitudes et des comportements. Ils sont liés à une histoire personnelle, une expérience, un vécu, des souvenirs, une personnalité, des valeurs, des croyances, en lien avec la culture, l'histoire du groupe auquel il appartient, les règles, les us et coutumes, liés au milieu dans lequel il évolue. L'identité se comprend comme un pare-êtrer, une culture subjective, une protection qui me sépare des autres pour entrer en relation avec eux, comme un parapet élaboré pour ne pas tomber dans le vide ou se perdre dans le chaos.

Cette culture personnelle, subjective, fonde notre identité et relève de l'intime. Elle nous permet de faire face plus ou moins bien au désarroi lié aux limites de la condition humaine. Elle est un ajustement continu car le sujet au cours de sa vie traverse des crises qui l'obligent à réévaluer ou à modifier ce qui constitue son identité. Elle est constamment à réexaminer et à réajuster en fonction des situations, des évolutions et des crises éventuelles qui surgissent. Ces crises identitaires sont de deux types. Le premier type est lié à une évolution ordinaire, évolution biologique, sociale et ou professionnelle. La crise alors révèle et incite à un travail d'adaptation, d'abandon et de réaménagement de l'identité globale. Elle s'appuie pour cela sur la dynamique identitaire existante pour la relancer. La liaison sociale se modifie, s'élargit, la construction identitaire se complexifie, s'enrichit, se développe. Mais il arrive qu'en fonction d'un aléa de la vie, d'un accident, d'une rupture, d'une rencontre, d'une guerre, d'un exil, de la découverte d'un secret de famille, d'une trahison, de la perte d'un emploi, d'un chômage de longue durée, nos constructions identitaires vacillent et le parapet s'effondre. L'identité du sujet se trouve alors attaquée. Ce qui lui permettait de faire face ne lui est plus d'aucun secours, tout semble s'effondrer autour de lui. Et tout

est à reconstruire. La résilience suppose alors une capacité du sujet à restaurer son image narcissique, avec une nouvelle représentation de soi, des autres et des situations.

Être soi, c'est être quelqu'un d'unique, à nul autre pareil. Cela suppose de prendre le risque de la solitude ; ou encore d'exercer cette « capacité à être seul en présence des autres »<sup>8</sup> pour pouvoir être avec eux et s'enrichir de leur présence.

Vulnérable, en interaction permanente avec l'environnement, soumis à des pulsions d'autoconservation et d'emprise, le sujet à la fois cognitif, affectif, culturel, social, historique, limité, confronté continuellement à des choix, divisé entre conscient et inconscient est aux prises avec deux réalités une subjective, imaginaire, et une objective qui lui échappe, qui lui résiste, qu'il s'approprie comme il peut, mais qu'il ne parvient jamais vraiment à englober en totalité, qui garde toujours une part de secret. Quelles que soient ses théories, ses connaissances, son savoir, ses valeurs, ses croyances, quelque chose de la réalité lui échappe toujours. Il ne peut y accéder qu'avec des représentations (imaginaires et symboliques) et des affects. Il investit de sens les situations auxquelles il doit faire face et il y réagit à sa manière pour faire son unité, construire son identité et fédérer son Moi. Il trace ainsi un chemin que personne ne peut tracer à sa place, pour faire face à la menace entièrement contenue dans ce qui lui échappe (le non-moi, le non-savoir, le non-maitrisable). Il ne demande ni à être expliqué, ni à être réparé, mais à être reconnu et compris comme une véritable personne, dans sa singularité, dans son identité, c'est-à-dire dans sa manière d'être, à la fois semblable et différent des autres. Le désir de reconnaissance du sujet est bien une quête d'amour. Ne pas être reconnu, c'est être nié, interprété, expliqué, ballotté par le désir des autres, et cela revient à se sentir inexistant, transparent, méprisé.

---

<sup>8</sup> Winnicott, Donald Wood, *La capacité d'être seul*, 1958, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2015

Il faut revenir à la manière dont le petit homme prend progressivement conscience de l'existence de l'autre. Cette relation se structure dès les premiers temps de son existence. En ces temps-là, la frontière psychique entre Moi et non-Moi n'est pas encore définie. L'environnement du nourrisson est constitué de « masses mouvantes », nous dit Freud, d'objets, qu'il va reconnaître et qu'il va investir de son désir sans bien encore savoir s'il s'agit de lui ou d'un autre. C'est le cas du premier objet auquel le nourrisson s'attache pour vivre, la mère (ou celle qui la représente). Sa présence fusionnelle correspond à la satisfaction des besoins corporels. Il éprouve dans cette relation un sentiment de toute-puissance car il a l'impression de créer l'objet, d'être à la fois le sujet et l'objet, lui et l'autre. Winnicott parle d'illusion. Mais cette phase ne dure pas et très vite apparaît le manque (la désillusion) car la mère n'est pas toujours là... Elle vaque à autre chose. D'autres objets la sollicitent et son absence est vécue, nous dit Winnicott, avec une « angoisse inimaginable »<sup>9</sup> Les absences sont dans un premier temps hallucinées comme une présence, jusqu'au moment où ce n'est plus possible et où le petit d'homme éprouve détresse et colère. Se succède une alternance d'illusion de toute-puissance, lorsqu'elle est présente et de désillusion où s'éprouvent les affres de l'abandon et son cortège de négativité, détresse, colère, haine, lorsque la mère s'absente. Mélanie Klein nous dit alors que le nourrisson clive la mère en deux objets. Il y aurait une bonne mère investie d'amour, celle dont la présence permet l'illusion de la fusion, et une mauvaise mère investie de haine, celle qui s'absente et qui abandonne. L'épreuve de l'absence et du manque conduit à éprouver d'abord de la haine. La positivité du lien d'attachement à autrui, l'amour, ne se manifeste que dans un second temps, avec la culpabilité<sup>10</sup> (Mélanie Klein).

---

<sup>9</sup> Winnicott, Donald Wood, *Processus de maturation chez l'enfant*, 1965, Paris, Payot, 1989

<sup>10</sup> Klein, Mélanie, Rivière, Joan, *L'amour et la haine, le besoin de réparation*, 1937, Paris, Payot, 2016

Car on ne peut haïr celle dont on dépend pour vivre, sans risquer en retour la haine de celle-ci, c'est-à-dire l'abandon et la mort.

Dans cette alternance d'illusions et désillusions, le petit d'homme vit dans la frustration, dans l'attente d'une présence fusionnelle permanente, en réalité impossible, puisque la mère n'est pas lui. S'éprouve alors l'interdit Œdipien. Ce n'est pas un interdit proclamé. C'est un interdit qui s'éprouve en situation, lorsque l'enfant ne peut plus s'aveugler à la réalité. Entre la mère et le petit enfant apparaît un autre, un tiers, qui accapare la mère et rend définitif la coupure, la séparation entre elle et lui. Fin de la toute-puissance ! Il faut faire avec le non-moi, le non-savoir, la non-maîtrise, le manque, la solitude. Avec cet interdit éprouvé, cette castration, qui signe la perte définitive de l'objet premier, le petit d'homme sort de la frustration, qui est attente permanente du retour de cette mère fusionnelle, qui permettait la confusion entre elle et lui, le sentiment de toute-puissance.

Le « paradis est perdu ». Le sentiment de toute-puissance qui s'éprouvait jusque-là devient désir interdit, inaccessible dans la réalité. Le sujet peut en faire le deuil. Mais ce sentiment de toute-puissance nourrit toujours l'imaginaire et le rêve. Il se déplace simplement dans l'ordre symbolique. On ne peut plus le chercher dans le réel. On passe pour ce faire par le langage, la connaissance, la culture qui portent en eux les limites humaines : l'homme ne sait pas tout, ne maîtrise pas tout, l'autre lui échappe toujours, il est incomplet, il doit vivre avec du manque, il doit vivre avec du secret. Pour atteindre le but (la toute-puissance) la pulsion fait un détour par un objet leurre, symbolique, qui porte en lui la perte de la toute-puissance, et permet de rêver qu'un jour peut-être on pourra tout savoir, tout maîtriser mais il faudra du temps, du travail. La quête du paradis perdu est celle de l'inaccessible étoile ou de la ligne d'horizon qui recule au fur et à mesure que l'on s'en approche.

Le triangle œdipien, articule le désir et l'interdit pour inscrire en nous une exigence éthique impliquant la référence à une Loi symbolique dont l'autorité s'impose à tout ce qui est humain : la toute-puissance est interdite, le sujet ne peut prendre la place ni du père, ni de la mère, ni du maître, ni de Dieu. Il ne peut pas prendre la place de l'autre, il ne peut être l'autre. Il doit se contenter d'être lui-même : un sujet limité, incomplet, éphémère, condamné à vivre avec du manque, du non-savoir, de la non-maitrise, du non-moi... Tout juste peut-il se contenter de rêver qu'un jour peut-être avec beaucoup de travail, il pourra être aussi savant et puissant que l'autre (son père, sa mère, ses maîtres). Cette exigence éthique fonde le sens du droit et du devoir. Tout n'est pas permis. L'œdipe est un fait de structure. La Règle de l'interdit enjoint, pour tout ce qui fait partie de l'espèce humaine, un sacrifice originaire : celui du premier objet d'attachement, celui de la toute-puissance. Le Moi ne peut pas être le non-Moi.

Si on peut trouver dans les grands mythes la représentation des angoisses humaines, nous pouvons voir une illustration de la castration dans la Genèse, dans la Bible.<sup>11</sup> En Éden, l'autre, Élohim, apparaît en proclamant un interdit qui suscite le désir : déguster le fruit défendu de l'arbre de la connaissance, manger le secret pour s'approprier le savoir de Dieu et prendre sa place. La transgression nécessaire provoque la castration, l'exclusion du paradis, l'obligation faite à l'homme d'accepter sa condition, et les limites qui lui sont assignées, l'obligation d'accepter le secret.

« L'interdit de l'inceste », se comprend comme l'interdit de prendre la place de l'autre. Freud y voit l'obligation d'aller chercher femme en dehors du clan, en dehors de la famille. Cette règle interdit la fermeture sur la famille, le clan, et contraint à l'ouverture, à la séparation, aux échanges avec l'extérieur. Elle est ouverture à l'autre. Elle nous institue ès-humanité comme

---

<sup>11</sup> Balmary, Marie, *La divine origine*, Paris, Grasset 1993

membre à part entière de l'espèce humaine, être symbolique, être de désir, être limité, en relation avec le non-moi, le non-savoir, la non-maîtrise, l'incomplétude, l'éphémère.

Au niveau de la conjoncture selon les différentes cultures, les règles différentes peuvent être énoncées. Alors que l'interdit qui fonde notre humanité lui, s'éprouve. L'homme ne peut être Dieu, il ne peut être l'autre, il ne peut être celui dont il convoite le pouvoir, il doit faire le deuil de la toute-puissance. Il y a un deuxième étage de la culture, conjoncturel, qui correspond à notre culture d'appartenance, celle à l'intérieur de laquelle nous avons été initiés au sens du droit et du devoir et aux valeurs contingentes de la réalité sociale qui est la nôtre. Nous avons une éthique personnelle, (liée à l'interdit œdipien universel) et une éthique conjoncturelle, qui se rajoute à elle, liée à la culture du groupe d'appartenance. Le Moi est affublé d'un Surmoi et d'un Idéal du Moi qui fondent notre humanisation et qui s'organisent avec les valeurs sociales dominantes. Ces valeurs sociales dominantes liées à une conjoncture peuvent être en contradiction avec les valeurs qui fondent notre humanisation. Des conflits de valeur mettent ainsi le sujet en demeure de faire des choix difficiles afin de ne pas renier son identité.

Le sujet doit donc rencontrer l'autre, le non-Moi, ce semblable, ce frère soumis à la même condition humaine que lui, aux mêmes limites, mais différent aussi, puisqu'il a un autre un autre désir, un autre narcissisme, une autre pulsion d'emprise. Cette rencontre avec l'autre s'organise selon un modèle qui s'est structuré dans la petite enfance. Dans la mesure où l'altérité signe l'interdit de la toute-puissance, elle inscrit chez l'homme une blessure narcissique, une faille. Il a cru qu'il était tout et il reste avec la peur de n'être rien. Dans cette petite enfance où s'est élaboré la découverte de l'autre le sujet a éprouvé la haine, l'envie, la jalousie, la rivalité la colère, la culpabilité...

Selon la manière dont chacun s'est identifié, le sujet va reproduire, dans ses rapports au monde et à autrui, le scénario de ses premières demandes et de ses premiers refus. Se développe alors un lien de fraternité qui n'exclut pas les luttes fratricides.

La demande du sujet est demande de reconnaissance. Elle est demande d'acceptation. Dans ses rapports à ceux qui comptent pour lui chacun réédite ce qui s'est inscrit aux origines. Le sujet redoute les blessures narcissiques : Il veut être tout (mais c'est interdit) et il a peur de n'être rien (abandonné, rejeté, exclu). A l'instar de ce qui s'est inscrit puis structuré autour de l'œdipe, l'autre, ami ou ennemi, « bon » ou « mauvais », est un rival par rapport à l'amour de la mère. Il faut cohabiter avec lui dans un dépassement des luttes fratricides. Mais l'amour est toujours une conquête qui implique le sacrifice de la jouissance de la haine au niveau des paroles qui tuent et des actes qui anéantissent. Il implique la perte de la toute-puissance. Les sujets pour se rencontrer, doivent avoir intériorisé les exigences d'un Idéal du Moi pour l'amour duquel ils tentent de dépasser le rejet, et d'accepter ce qui les sépare, sans se détruire, même s'ils se détestent cordialement. La rencontre avec d'autres met à mal notre narcissisme. Le sujet se comporte comme si l'existence d'un écart entre lui et l'autre entraînait une critique de ses constructions identitaires et une mise en demeure de les remanier.

Là se trouve la zone d'ombre de notre être : le désir d'être tout, le désir d'omnipotence et le travail du négatif.<sup>12</sup> Enfoui en nous, gardé secret dans l'inconscient, ce désir cherche à faire retour, dans le réel. Retrouver le sentiment de toute puissance, c'est nier l'autre, éviter de le reconnaître dans son identité (semblable et différent) pour nier le manque, nier l'incomplétude, nier ce qui échappe à la maîtrise et au savoir. Et le refoulé peut se cacher dans bien des attitudes. Tolérer l'autre ne suffit pas, car ce

---

<sup>12</sup> Green, André, *Le travail du négatif*, Paris, éditions de Minuit, 2011

dont il s'agit pour entrer en relation c'est bien de reconnaître l'autre et non seulement de le tolérer. Sans reconnaissance réciproque, la rencontre avec l'autre n'est pas possible. L'échange avec ceux qui sont différents, mais nous avons dit que, par définition, l'autre est toujours différent, même s'il est aussi semblable, est un risque pour notre narcissisme et notre suffisance. Il met en péril nos illusions de toute-puissance. Il nous renvoie à la blessure narcissique initiale, à notre faille, à notre vulnérabilité. Quand l'échange est possible c'est une sorte de grâce. La rencontre avec autrui nous confronte à nos propres limites et nous déloge de nos positions de maîtrise et de nos certitudes. Mais elle est porteuse de bénéfices : elle nous altère et nous désaltère, elle nous aide à voir plus clair, à mieux comprendre le monde, elle nous enrichit de ce que nous ne savons pas, dans la mesure où nous savons relativiser nos propres options, sans pourtant y renoncer.

Contrairement à ce que veulent nous faire croire les idéologies identitaires, l'identité n'est pas fixée une fois pour toutes. Elle ne se résume pas à un trait culturel, culturel, physique, qui la figerait dans un essentialisme immuable. Ce n'est pas une étiquette collée sur un bocal pour enfermer le sujet. L'identité est une construction du sujet qui est en interaction permanente avec son environnement. Et ce sont ces interactions permanentes du sujet avec son environnement social, qui lui permettent, tout au long de son histoire, d'élaborer et de transformer continuellement son identité. C'est dire que l'identité du sujet se nourrit et s'enrichit de l'apport des autres (autre savoir, autre désir, autre pensée, autre manière de donner du sens aux différentes situation de vie). L'expérience de l'Autre est d'une importance capitale dans la production de la conscience de soi. L'autre apparaît face au sujet comme la traduction de sa blessure narcissique (je ne suis pas tout) ce qui lui impose une quête narcissique (si je ne suis pas tout, qui suis-je ?), question à laquelle il ne peut répondre qu'en allant vers l'autre

*23-01-2020 - Journée inaugurale du centre FC-Only*

et avec une démarche éthique initiée par l'acceptation de ses limites (je ne sais pas tout, je ne maîtrise pas tout, je dois accepter ma part de solitude, je suis incomplet, je dois vivre avec du manque, avec un certain rapport au temps etc.). C'est l'acceptation de ces limites qui rendent possible la rencontre avec l'autre et la grâce qui en découle. Quant au besoin de reconnaissance, il correspond au souci de chacun de recevoir une confirmation de la valeur de la construction identitaire qu'il a menée.